

**Georges Kleiber**  
**Université de Strasbourg & EA 1339 LILPA/Scolia**  
**France**

## **Gérondif et relations de cohérence : le cas de la relation de Cause<sup>1</sup>**

### **Introduction**

C'est à une approche inhabituelle du gérondif que sera consacrée notre contribution. Le gérondif, on le sait, a surtout donné lieu à des questions :

- morphologiques (s'agit-il d'un morphème ou de deux ?),
- syntaxiques (quel est son mode syntaxique d'intégration dans la phrase? ; son sujet doit-il toujours être le même que celui de la prédication principale ?, etc.),
- et sémantiques (quelles sont les valeurs circonstancielles qu'il peut exprimer? ; se laisse-t-il réduire à un sens unique ou non ? ; quelles sont les relations aspectuo-temporelles qu'il peut établir avec le verbe de la prédication principale ?, etc.).

Hormis quelques rares études (Herslund, 2003 et 2006, Kleiber, 2006 et 2008, Kleiber et Theissen, 2006), peu de travaux se sont penchés sur son rôle de marqueur de cohésion et de cohérence. Le fait de le considérer principalement comme un objet grammatical n'a pas permis de voir cette facette de son fonctionnement.

Nous nous proposons de réparer cet oubli en abordant le syntagme gérondival dans le cadre des *relations de discours* ou *relations rhétoriques* ou encore *relations de cohérence*<sup>2</sup> Nous nous limiterons ici

---

<sup>1</sup> Un grand merci au relecteur anonyme qui m'a permis d'améliorer sensiblement mon texte. Les erreurs restent, bien évidemment, les miennes.

<sup>2</sup> Voir Hume (1748—> 1955), Hobbs (1979 et 1990), Mann et Thompson (1987 et 1988), Asher (1993), Sanders, Spooren et Nordmann (1992 et 1993), Knott et Sanders (1998), Rossari (2001), Asher et Lascarides (2003), Cornish (2006 a et b et 2009), Kleiber et Vassiliadou (2007 et 2009), etc.

au cadre de la causalité<sup>3</sup> et aborderons donc principalement les relations appelées *cause* et *conséquence* (ou encore *effet*) ou *explication* et *résultat* qui assurent l'enchaînement discursif, pour la *cause* ou *explication*, dans les séquences :

1. Paul est tombé. Il a glissé sur une peau de banane
2. *Paul a fêlé la carafe. Il l'a heurtée contre l'évier* (Danlos, 2001 a et b)

et pour la relation duelle, soit conséquence ou résultat, dans les séquences :

3. Paul a glissé sur une peau de banane. Il est tombé.
4. Paul a heurté la carafe contre l'évier. Il l'a fêlée.

Si l'on recourt à une construction gérondivale, au lieu de la simple succession parataxique de deux phrases ou propositions, on s'aperçoit que le changement de relation amené par l'inversion des phrases dans le cas de la simple juxtaposition ne subsiste plus avec le gérondif. Si l'on a bien la relation de cause (ou d'explication) dans les constructions :

5. Paul est tombé en glissant sur une peau de banane.
6. Paul a fêlé la carafe en la heurtant contre l'évier.

on n'obtient plus par contre, la relation discursive inverse attendue de conséquence ou de résultat, lorsqu'on applique le gérondif à l'autre proposition :

7. Paul a glissé sur une peau de banane en tombant.
8. ? Paul a heurté la carafe contre l'évier en la fêlant.

L'interprétation de ces deux séquences ne correspond plus à celle des séquences juxtaposées : on ne comprend plus que le fait pour Paul de glisser sur une peau de banane ou de heurter la carafe contre l'évier a pour conséquence ou résultat celui de tomber ou de fêler la carafe. La lecture vers laquelle portent ces séquences gérondivales est plutôt celle de repère temporel (Gettrup, 1977 et Halmøy, 1982 et 2003), donc de Circonstance (Mann et Thompson, 1988), si l'on se place dans le cadre des relations de discours. C'est ainsi que le premier énoncé tend à installer l'interprétation (difficilement accessible, mais non totalement impossible), 'Paul a glissé sur une peau de banane, pendant qu'il tombait' et le second la lecture, qui, elle, n'est quasiment plus concevable, 'Paul a heurté la carafe contre l'évier, pendant qu'il la fêlait'.

---

<sup>3</sup> Pour une vue d'ensemble des problèmes que pose l'expression de la cause, voir Nazarenko (2000).

La question est évidemment pourquoi cela ? Pourquoi l'inversion d'un gérondif causal n'aboutit-elle pas à un gérondif de conséquence, alors que l'inversion de deux phrases juxtaposées en relation causale débouche bien sur la relation inverse de conséquence ou de résultat ? C'est à cette question que nous nous proposons de répondre. La réponse apportée, on le verra chemin faisant, dépasse largement le cadre qui l'a fait émerger, puisqu'elle nous permettra de mettre au jour quelques rouages essentiels du fonctionnement sémantico-syntaxique du gérondif.

Notre enquête se déroulera en trois parties. La première s'attachera à décrire le caractère énigmatique de la situation des gérondifs « causaux ». La deuxième examinera une première réponse en termes de simultanéité et la troisième apportera une solution qui met en avant l'association intégrative exigée par le gérondif.

## **1. Une situation énigmatique**

### **1. 1. Gérondif et sous-détermination**

Nous commencerons par souligner en quoi la situation du gérondif « causal » non réversible en résultat ou conséquence est énigmatique. Elle l'est essentiellement pour deux raisons. La première est que le gérondif, comme le reconnaissent la plupart des commentateurs, n'exprime pas une relation discursive ou une valeur circonstancielle déterminée. Il apparaît au contraire comme étant une sorte de « caméléon circonstanciel » qui prend telle ou telle interprétation selon son environnement. On ne reviendra pas sur les différentes valeurs qu'il peut prendre qui vont de la manière jusqu'à la concession en passant par le repérage temporel, la concomitance, le moyen, la cause, etc. Le point important est qu'on ne lui attribue guère ces valeurs comme des sens premiers : elles émergent de la combinaison qu'il opère entre les deux propositions. La meilleure preuve encore en est, comme l'a montré Halmøy (2003 : 88) avec le syntagme en claquant la porte, qu'un même syntagme gérondif peut changer de valeur selon la prédication principale qui le régit :

9. Zoé est partie, en claquant la porte. (manière)
10. En claquant la porte, Zoé a réveillé son petit frère. (cause)
11. En claquant la porte, Zoé aurait réveillé son petit frère. (condition)

C'est dire aussi, en termes de relation de discours ou de cohérence cette fois-ci, qu'on ne saurait lui assigner une relation de cohérence précise : il apparaît définitoirement sous-déterminé sous cet aspect-là, la relation qui se manifeste se construisant essentiellement à partir des deux propositions qu'il réunit. Du coup, on s'attendrait à ce que la permutation des propositions dans une séquence à relation causale fasse émerger, comme dans le cas de la causalité de deux phrases simplement juxtaposées, la relation inverse de conséquence ou de résultat. Apparemment, rien ne devrait s'y opposer, puisque les deux propositions nouées par le gérondif restent les mêmes et on ne voit donc pas pourquoi le fait de transporter un gérondif à interprétation causale sur l'autre proposition n'entraîne pas l'apparition d'un gérondif à interprétation conséquentielle.

## 1.2. Où la variation interprétative est possible

La deuxième raison est que dans d'autres situations gérondivales l'inversion du gérondif conduit bien à une variation d'interprétation qui est prévue par la relation qui prévaut entre les deux propositions sans gérondif.

Nous prendrons pour illustrer une telle situation l'exemple devenu classique de Gettrup (1977 : 217, voir aussi Herslund, 2003) de se raser et de chanter

12. Je me rase en chantant. (manière)

13. Je chante en me rasant. (repère temporel)

Gettrup a noté que l'inversion du gérondif amenait un changement d'interprétation : si le gérondif porte sur chanter, c'est la manière (Gettrup parle de circonstance concomitante), s'il porte sur se raser, c'est l'interprétation de localisation temporelle. L'interrogation temporelle est pertinente pour la première phrase, mais non pour la seconde, alors qu'avec celle de simple concomitance ou de "manière" c'est l'inverse :

14. Quand chantes-tu ? — En me rasant

15. Comment chantes-tu ? — ? En me rasant

16. Quand te rases-tu ? — ? En chantant

17. Comment te rases-tu ? — En chantant

La glose en quand / lorsque / pendant que ne se révèle appropriée que pour en me rasant et confirme ainsi l'interprétation temporelle de ce syntagme gérondival et également le sens non temporel de en chantant :

Je chante en me rasant = je chante lorsque / quand je me rase

Inversement, c'est la deuxième phrase et non la première qui accepte d'être mise en correspondance avec une phrase comportant l'expression une manière de :

18. Il a une drôle de manière de se raser : il chante

19. ? Il a une drôle de manière de chanter : il se rase

Nous avons ailleurs expliqué longuement (Kleiber, 2006) que ce sont les connaissances que nous avons sur l'association de ces deux prédicats effectués par le même sujet qui sont à l'origine d'une telle variation interprétative. Le point important est qu'indépendamment du gérondif il y a une asymétrie a priori entre les deux activités<sup>4</sup> : l'association sera comprise comme ayant se raser comme activité principale et chanter comme activité secondaire. Le fait de chanter peut a priori faire partie des attitudes ou du comportement de quelqu'un qui se rase, c'est-à-dire qu'il peut a priori passer pour une « manière » de se raser, alors que l'inverse n'est pas vrai. Se raser, pour des raisons liées à la différence de fonctionnalité, de gestuelle et de facettes ou dimensions impliquées par les deux activités, n'entre pas dans le stock des activités permettant de spécifier la manière de chanter. Du coup, s'il s'agit de traduire cette asymétrie en termes de localisation : ce sera évidemment se raser qui permet de localiser chanter et non l'inverse.

Cette asymétrie est totalement indépendante du gérondif et continue de subsister lors de la mise au gérondif de l'un des deux prédicats. C'est ainsi que chanter qu'il soit au gérondif comme dans Je me rase en chantant ou qu'il constitue le prédicat principal comme dans Je chante en me rasant représentera l'activité secondaire de l'association, celle qui se trouve localisée par rapport à la première et qui est, en somme, la "manière" de se raser de Pierre. De même se raser, aussi bien en syntagme gérondival qu'en prédicat principal, représentera l'activité dominante ou première, par rapport à laquelle se trouve localisée chanter.

On voit ainsi que l'interprétation circonstancielle des gérondifs de Je chante en me rasant / Je me rase en chantant provient directement de l'asymétrie a priori qui caractérise leur association simultanée avec un

---

<sup>4</sup> Cette asymétrie a priori dépend de nos connaissances du monde. Il en irait différemment, comme me l'a fait remarquer le lecteur anonyme — que je remercie — s'il s'agissait d'un chanteur professionnel.

même sujet<sup>5</sup>. Si en se rasant est repère temporel pour chanter dans Je chante en me rasant et en chantant circonstanciel de manière pour se raser dans Je me rase en chantant, c'est parce que dans la combinaison des deux, se raser est conçu a priori comme étant l'activité dominante ou principale et chanter l'activité secondaire, qui entre dans le cadre des activités pouvant apparaître comme faisant partie des attitudes ou du comportement de quelqu'un qui se rase. Nous avons même formulé la règle suivante (Kleiber, 2006 et 2007 a) :

Si une activité W est une manière possible d'une activité Z, alors W au gérondif ne peut être repère temporel pour Z, comme Z au gérondif peut l'être pour W

On s'attendrait donc à ce qu'avec des prédicats donnant lieu à une relation de cause-conséquence comme :

20. X a fêlé la carafe

21. X a heurté la carafe contre l'évier

la permutation du gérondif donne lieu également à une variation interprétative comme celle qu'il manifeste dans le couple Je me rase en chantant / Je chante en me rasant, c'est-à-dire à une interprétation de cause lorsqu'il s'applique à la proposition X a heurté la carafe contre l'évier et à une interprétation de conséquence lorsqu'il porte sur X a fêlé la carafe. Or, il n'en est rien, puisque, comme nous l'avons vu, seule l'interprétation causale est possible. On ajoutera aux deux exemples déjà donnés dans l'introduction les deux exemples suivants qui montrent clairement que l'interprétation de conséquence qui s'établit entre les phrases juxtaposées ne subsiste pas avec le gérondif, alors que celle de cause reste valide :

22. Il a fait sauter les plombs. Il a établi un faux-contact

23. Il a établi un faux-contact. Il a fait sauter les plombs

24. Il a fait sauter les plombs en établissant un faux-contact

25. ≠ Il a établi un faux-contact en faisant sauter les plombs

26. Paul a poussé un cri de douleur. Il s'est enfoncé une aiguille dans le doigt

27. Paul s'est enfoncé une aiguille dans le doigt. Il a poussé un cri de douleur

---

<sup>5</sup> Autre remarque du relecteur : la différence de modalité d'aspect entre les deux verbes joue sans doute également un rôle : chanter est un verbe d'activité, donc non borné, alors que se raser est un verbe d'accomplissement, donc borné.

28. Paul a poussé un cri de douleur en s'enfonçant une aiguille dans le doigt<sup>6</sup>
29. ≠ Paul s'est enfoncé une aiguille dans le doigt en poussant un cri de douleur

## **2. Une première explication : la simultanéité**

Beaucoup de spécialistes du gérondif estimeront que le problème posé par l'impossibilité pour le gérondif d'établir une relation de conséquence n'a rien de mystérieux, Si le gérondif ne peut servir pour la conséquence ou le résultat, c'est tout simplement parce qu'il exprime la simultanéité par rapport à la proposition qui le régit. Imperfectivité et simultanéité représentent les deux traits sémantiques, aspectuel et temporel, que l'on associe couramment au gérondif. Le gérondif indique, pour reprendre les termes de Riegel et alii (1994 : 342), un procès en cours de réalisation, simultané par rapport au procès exprimé par le verbe principal ». Si l'on adhère à cette thèse, on explique sans difficulté pourquoi il n'y a pas de gérondif « de conséquence », la condition de simultanéité se trouvant évidemment battue en brèche.

Les arguments en faveur de la simultanéité sont nombreux. Le caractère de forme verbale non finie du gérondif est un facteur propice à cette thèse. On ne manque pas, en effet, de faire valoir l'absence de marques temporelles propres du gérondif et sa dépendance vis-à-vis du prédicat principal pour expliquer que son interprétation temporelle, provenant de celle du prédicat principal, ne peut renvoyer qu'à un intervalle temporel coïncidant totalement ou partiellement avec celui du prédicat principal. On peut aussi, comme le font certains tenants de l'approche bi-morphématique<sup>7</sup> gérondif = préposition en + forme en -ant, porter cette idée du «en même temps » au crédit de la préposition en en soulignant l'appétence toute particulière de cette préposition pour l'indication de la simultanéité. Riegel et alii (1994 : 342) notent ainsi que la préposition en « convient le mieux à l'expression de la simultanéité temporelle, comme le montrent ses emplois pour indiquer une datation (en été) ». Mais surtout on fait valoir que la simultanéité, c'est-à-dire la coïncidence au moins partielle, paraît être au rendez-vous dans les emplois du gérondif. Les emplois de manière, de moyen, de concomitance, de repère temporel, de concession présentent un gérondif

---

<sup>6</sup> Notre relecteur a noté que s'il s'agit d'un acteur de théâtre, cela peut être la simultanéité temporelle.

<sup>7</sup> Voir Kleiber (2007 a et 2009).

qui ne peut en effet être interprété que comme renvoyant à un procès simultané à celui du prédicat principal<sup>8</sup> :

- manière :  
30. Il m'a répondu en bafouillant
- moyen (ou instrument) :  
31. Paul lave les assiettes en les frottant avec une éponge.
- concomitance :  
32. Pierre fume un havane en buvant un verre de cognac.
- repère temporel:  
33. Les étudiants chantèrent en sortant de l'Université.
- concession :  
34. Il embrassa Pauline tout en matant Germaine.

Les procès de bafouiller, frotter les assiettes avec une éponge, boire un verre de cognac, sortir de l'Université et de mater Germaine doivent être interprétés comme se déroulant en même temps que les procès des prédicats régissants répondre, laver les assiettes, fumer un havane, chanter et embrasser Pauline. Ils ne peuvent être envisagés comme ayant lieu avant ou après, ainsi que le montre l'ajout de ensuite /auparavant ou l'introduction d'expressions temporelles indiquant une dissociation temporelle. Les séquences obtenues apparaissent en effet mal formées :

- 35. ? Il m'a répondu en bafouillant ensuite / auparavant.
- 36. ? Paul lave les assiettes en les frottant ensuite /auparavant avec une éponge.
- 37. ? Pierre fume un havane en buvant ensuite / auparavant un verre de cognac.
- 38. ? Les étudiants chantèrent en sortant ensuite / auparavant de l'Université<sup>9</sup>.
- 39. ? Il embrassa Pauline tout en matant ensuite / auparavant Germaine.

---

<sup>8</sup> Pour d'autres arguments, voir Kleiber (2007 b).

<sup>9</sup> Uniquement dans l'interprétation où ensuite / auparavant se déterminent par rapport à *chantèrent*. Lorsque le point de référence est extérieur, comme, par exemple, dans *En sortant ensuite de l'Université, ils chantèrent*, l'énoncé est tout à fait acceptable, puisque la simultanéité est sauvegardée, ensuite n'indiquant nullement la postériorité par rapport à *chantèrent*.

### *Gérondif et relations de cohérence : le cas de la relation de Cause*

40. ? Il m'a répondu vers midi en bafouillant dans l'après-midi / à 9 heures.
41. ? Paul lave les assiettes l'après-midi en les frottant avec une éponge le matin / le soir.
42. ? Pierre fume un havane à 10 h en buvant un verre de cognac à midi / à 8 h.
43. ? Les étudiants chantèrent à 8 heures en sortant de l'Université à 9 h / à 7 h.
44. ? Il embrassa Pauline à 8 heures tout en matant Germaine vers midi.

L'affaire semble donc dans le sac. La contrainte temporelle de simultanéité rend compte directement de l'impossibilité d'avoir un gérondif établissant une relation de conséquence. Il y a toutefois un hic dans l'histoire : si c'est la simultanéité qui bloque la relation de conséquence, alors elle devrait aussi bloquer la relation de cause que peut établir un gérondif, puisque si la conséquence ne coïncide pas temporellement avec la cause, c'est une lapalissade de dire que celle-ci ne coïncide pas non plus temporellement avec celle-là. La non simultanéité devrait donc empêcher la mise au gérondif aussi bien de la proposition-cause que de la proposition-conséquence. des deux propositions en relation de cause / conséquence.

Le problème reste donc entier. Ou l'on adopte la thèse de la simultanéité du gérondif et il faut expliquer pourquoi on a des gérondifs « causaux ». Ou alors on renonce à la simultanéité du gérondif et il faut rendre compte de l'impossibilité d'avoir des gérondifs-« résultats ».

A la suite de Gettrup (1977) et de Halmøy (1982 et 2003), nous avons fait le choix de la non simultanéité et opté pour une condition d'adjacence ou de contiguïté temporelle (Kleiber, 2007 b) : les deux procès n'ont pas besoin de se « recouvrir » partiellement ou totalement, mais ils ne peuvent pas être disjoints temporellement. Un tel choix, que nous ne justifions pas ici, conduit à expliquer autrement qu'en des termes de non coïncidence temporelle pourquoi le gérondif ne peut établir une relation de conséquence, là où la simple juxtaposition le permet.

## **3. Une réponse syntaxico-sémantique**

### **3.1. Le gérondif : un « avec » du verbe**

Il nous faut d'abord élargir le problème et rappeler que ce ne sont pas seulement les situations de cause-conséquence qui sont concernées, mais également les situations de moyen-but, de condition-conséquence.

Pour chacune de ces situations, on s'aperçoit que le gérondif peut s'appliquer à la proposition « antérieure », mais non à la proposition « postérieure ». S'il peut exprimer en plus de la cause, la condition et le moyen, le gérondif, comme l'a mis en relief Halm0y (2003), ne peut s'appliquer à la proposition « postérieure », qui découle de celle à laquelle il peut s'appliquer. Il est récalcitrant à toute postériorité, qu'elle soit temporelle ou logique. Si l'on inverse le gérondif de :

45. En travaillant, tu réussiras. (condition 'si tu travailles, tu réussiras).  
46. Il réchauffa ses pieds en les frottant entre ses mains. (moyen)  
on n'obtient pas la relation de conséquence ou de but. Les énoncés obtenus :  
47. (?) En réussissant, tu travailleras.  
48. (?) Il frotta ses pieds entre ses mains en les réchauffant.

ne signifient pas 'pour réussir, tu travailleras' et 'il frotta les pieds entre ses mains afin de les réchauffer'. On est donc dans la même situation que celle des énoncés causaux :

49. Paul a fêlé la carafe en la heurtant contre l'évier.  
50. ? Paul a heurté la carafe contre l'évier en la fêlant.

#### Comment l'expliquer ?

Etant donné que la simple juxtaposition autorise la permutation de relation attendue, ce ne peut être que le gérondif qui est responsable du blocage. Qu'est-ce qui donc dans le fonctionnement du gérondif l'empêche de servir pour une relation de « postériorité » ? Pour répondre à cette question, un détour par la syntaxe et le sens du gérondif est nécessaire.

Rappelons donc brièvement l'hypothèse sur le gérondif que nous avons défendue ailleurs (Kleiber, 2007 a). Nous avons montré que la catégorie grammaticale discontinue en...—ant (Kleiber, 2007 a et 2009), était en quelque sorte un avec du verbe :

en...—ant + V  $\approx$  avec + SN ou N

Or, le fonctionnement sémantique d'avec<sup>10</sup> conduit à caractériser cette préposition, non à partir du sens comitatif ou d'accompagnement,

---

<sup>10</sup> Voir par exemple Cadiot (1990 et 1997) et Choi-Jonin (1995, 2000 et 2002).

mais plutôt en se basant sur l'idée de composition<sup>11</sup>, d'union ou d'association<sup>12</sup> :

« En français, avec, qui marque des compléments de manière, accompagnement, concomitance, et non pas seulement d'instrument, n'a sans doute comme valeur propre (...) que celle d'une simple association. » (Lemaréchal, 1997 : 116).

Une telle analyse vaut également, à notre avis (Kleiber, 2007 a), pour le gérondif : il conduit à opérer une union ou association, mais qui n'est pas du type jonctif (coordination ou parataxe), mais intégratif. Le statut syntaxique « adverbial » ou de complément circonstanciel du syntagme gérondival fait que l'association ne se réalise pas entre éléments de même niveau, mais entraîne clairement une dépendance de l'un par rapport à l'autre. Il s'agit ainsi de l'intégration d'une prédication dans l'autre et non d'une simple association de procès de même niveau. Cette intégration, toujours à cause du statut syntaxique, se fait dans la rection large et non étroite (c'est-à-dire pas à une place argumentale), et à des places intégratives prévues dans la prédication d'accueil. Comme les places argumentales sont exclues, celles qui peuvent rester vides ne peuvent plus correspondre qu'à la rection large (Choi-Jonin, 1995), c'est-à-dire aux cas ou compléments du type lieu, temps, manière, instrument, moyen, etc. On voit ainsi que le syntagme gérondival, pour qu'il apparaisse comme un associé processuel intégré dans la prédication principale, doit pouvoir s'interpréter comme une sorte de complément circonstanciel de la prédication en question indiquant que le procès au gérondif est une circonstance ou un complément circonstanciel de cette prédication. L'instrument, le moyen, le temps, le lieu, la manière, le concomitant, etc., sont en effet associés (certaines comme le temps et le lieu, de façon régulière, d'autres selon le potentiel lexical du prédicat) et se laissent tous subsumer par le trait d'associé subordonné (non principal, d'où le terme de circonstances...). « Associé » puisqu'ils accompagnent la prédication et « subordonné » puisqu'ils n'en constituent que des éléments spécificateurs secondaires par rapport à la structure prédictive centrale arguments-prédicat ou zone rectionnelle stricte.

L'association intégrative réclamée par le gérondif n'est pas spécifiée, mais reste sous-déterminée. Si le syntagme gérondival explicite ou sature bien les places vides de la rection large de la prédication principale, il n'indique pas lui-même de quel type d'association subordonnée il s'agit. La seule instruction délivrée est d'associer sur un mode subordonné ou circonstanciel le procès du syntagme gérondival à la

---

<sup>11</sup> Choi-Jonin (1995) fait de avec un opérateur de (dé)composition.

<sup>12</sup> Qui suppose évidemment que l'élément associé soit (d'abord) dissocié. D'où le couple « association-dissociation » ou « composition – décomposition » (Choi-Jonin, 1995) souvent utilisé à propos d'avec.

prédication principale. La détermination de la « circonstance », c'est-à-dire du lien particulier (ou de l'emploi effectif du syntagme gérondival) entre la prédication principale et le syntagme gérondival dépend des propriétés intrinsèques (en somme lexicales, aussi bien celles, générales, relevant de l'Aktionsart, que celles, plus spécifiques, attachées au verbe précis) du verbe du gérondif et de celui de la prédication, des marques temporelles et aspectuelles du syntagme verbal de la prédication principale et de la position, antéposée ou postposée, du syntagme gérondival.

### 3.2. Pourquoi le gérondif ne peut exprimer la postériorité

Nous pouvons à présent revenir à notre problème initial et expliquer l'impossibilité pour le gérondif d'établir une interprétation de postériorité (temporelle ou logique). Comme il impose syntaxiquement une intégration associative, à une place non argumentale, dans une autre prédication — qui devient par là-même la prédication principale ou régissante — et que cette intégration est sémantiquement sous-déterminée, la relation sémantique qu'il contribue ainsi à établir doit être disponible, d'une manière ou d'une autre, dans la prédication-hôte qui accueille le gérondif, sinon il ne peut la faire émerger. On comprend alors pourquoi l'établissement de relations de « postériorité » logique lui sont a priori interdites : contrairement aux relations d'« antériorité logique » (condition, cause), elles ne sont pas prévues dans le sémantisme des prédications en question et du coup l'intégration d'un gérondif ne peut faire émerger qu'une autre relation à partir de leurs « disponibilités » et en lien évidemment avec le potentiel sémantique du syntagme gérondival. Nous voulons dire par là que si nous avons une situation de cause-conséquence/résultat ou de condition-conséquence, ce sont toujours la cause et la condition qui apparaissent comme étant les « circonstances » de la conséquence et du résultat et non l'inverse. Ce sont elles, et non la conséquence ou le résultat, qui se trouvent intrinsèquement en situation sémantique de subordination et qui, par là-même, peuvent se mettre au gérondif et donner lieu à la relation en question.

Explicitons notre analyse en reprenant l'exemple « causal » de la carafe fêlée :

51. Paul a fêlé la carafe en la heurtant contre l'évier.

52. ? Paul a heurté la carafe contre l'évier en la fêlant.

Si le gérondif ne peut servir à construire la relation de conséquence en s'appliquant à la proposition Paul a fêlé la carafe, c'est tout simplement parce que la proposition Paul a heurté la carafe contre

l'évier n'implique pas sémantiquement la conséquence ou le résultat et donc le gérondif qui s'y héberge ne peut donner lieu qu'à une interprétation différente (assez difficile en l'occurrence, comme déjà souligné ci-dessus). Alors qu'il en va tout différemment, lorsqu'il s'applique à la proposition Paul a heurté la carafe contre l'évier. Cette fois-ci, le prédicat-« hôte » a bien une case « cause » prévue dans son sémantisme et donc du coup, si, bien sûr, le sens lexical du syntagme gérondival s'y prête, la relation de cause peut s'établir.

Certaines analyses lexicales des verbes dits « causatifs »<sup>13</sup> — on parle aussi de « causalité directe » — confortent notre analyse, puisque, à propos d'une paire comme X heurter la carafe contre l'évier et X fêler la carafe, elles réservent une place à la cause dans le verbe fêler en le décomposant en deux sous-événements<sup>14</sup>, dont l'un constitue la cause non spécifiée, et l'autre l'état en résultant, mais non une place à la conséquence dans le verbe heurter la carafe<sup>15</sup>. Le syntagme gérondival en heurtant la carafe contre le mur trouve ainsi son point d'ancrage dans la prédication Paul a fêlé la carafe en venant spécifier le composant causal non saturé de cette prédication. L'inverse n'est pas possible : il n'y a pas de sous-événement « conséquence » dans Paul a heurté la carafe contre l'évier. Le syntagme gérondival en fêlant la carafe ne peut donc venir s'y nicher pour spécifier une conséquence non saturée et établir ainsi une relation de conséquence.

Reste à expliquer pourquoi sans gérondif, c'est-à-dire avec la simple juxtaposition, une telle relation de conséquence<sup>16</sup> est possible à côté de la relation causale :

53. Paul a fêlé la carafe. Il l'a heurtée contre l'évier (cause)

54. Paul a heurté la carafe contre l'évier. Il l'a fêlée (conséquence)

La raison en est simple : à part l'ordre linéaire (la précédence), il n'y a aucune indication autre que celle fournie par les deux phrases pour l'interprétation de la relation unissant les deux phrases. Il n'y a pas besoin d'opérer une intégration subordonnante intégrative comme celle que déclenche le gérondif, ce qui offre une liberté interprétative beaucoup

---

<sup>13</sup> Voir, par exemple, Moens et Steedman (1988) et Pustejovsky (1995). Pour une vue d'ensemble, voir Baumgartner (2008).

<sup>14</sup> Ce type d'analyse peut conduire à parler de relation d'Elaboration, à partir d'une définition en termes de « partie de » et non plus de subsumption de la relation. Voir l'analyse de l'allemand *indem* faite par Fabricius-Hansen et Behrens (2001) et la critique de Kleiber et Vassiliadou (2009).

<sup>15</sup> Voir les descriptions de Danlos (2001 a et b).

<sup>16</sup> C'est là que nous avons commis une grossière erreur (Kleiber, 2007 b) en affirmant à propos de la séquence *Le vent a soufflé très fort. Il a déraciné le peuplier* que « si l'on l'a l'enchaînement sans marqueur explicite, on dira que c'est une relation de cause et non une relation d'effet qui unit les deux phrases ».

plus grande. Il faut simplement obéir au principe d'aboutness (Bosch, 1983) ou de cohérence qui veut que la phrase qui en suit une autre ait à faire ou porte d'une manière ou d'une autre sur celle (ou celles qui précèdent). Ne jouent donc finalement ici que les propriétés des deux phrases en question<sup>17</sup> qui restent, bien entendu les mêmes et qui débouchent sur la relation inverse lorsqu'on inverse l'ordre des propositions. Si c'est une relation de cause qui unit p1 - p2, ce sera une relation de conséquence qui unira p2-p1. Soulignons que la relation de conséquence bénéficie de l'apport sémantique iconique que représente l'ordre des phrases, puisque la conséquence suit logiquement la cause. Cet aspect des choses fait que la relation de conséquence s'établit plus facilement que celle de cause, où l'ordre des phrases ne correspond plus à l'ordre logique.

## Conclusion

L'énigme posée au départ est donc résolue. Elle a permis de rendre compte d'un fait majeur pour le gérondif, son impossibilité à établir une relation de « postériorité ». Elle nous a permis aussi de montrer qu'une simple analyse en termes de relation discursive ou rhétorique ne suffisait pas et que, chose qui est bien souvent absente dans les études se réclamant de ce type d'analyse « cohérentielle », les marqueurs linguistiques — ici, en l'occurrence le gérondif — ont bien souvent un rôle décisif à jouer dans l'établissement de ces relations de cohérence. Nous l'avions défendu, il y a près de vingt ans déjà, à propos des marqueurs référentiels, sans être vraiment entendu. Nous le soulignons une nouvelle fois à propos des relations de cohérence : on ne peut faire abstraction du contenu sémantique des expressions linguistiques (temps grammaticaux, marqueurs référentiels, connecteurs de différentes sortes, etc.).

## Bibliographie

- ASHER, N., 1993, *Reference to Abstract Objects*, Dordrecht, Kluwer.  
ASHER, N. et LASCARIDES, A., 2003, *Logics of Conversation*, Cambridge, Cambridge University Press.  
BAUMGARTNER BOVIER, A., 2008, *Lexique et causalité. Une analyse sémantique des noms et verbes d'événements causaux en français*, Genève, Thèse de Doctorat de l'Université de Genève.

---

<sup>17</sup> Il y a néanmoins des contraintes sur les temps grammaticaux.

*Gérondif et relations de cohérence : le cas de la relation de Cause*

- BOSCH, P., 1983, *Agreement and Anaphora. A Study of the Role of Pronouns in Syntax and Discourse*, London, Academic Press.
- CADIOT, P., 1990, « La préposition avec : grammaire et représentation », *Le Français Moderne*, 58 : 3/4, 152-173.
- CADIOT, P., 1997, *Les prépositions abstraites en français*, Paris, Armand Colin.
- CHOI-JONIN, I., 1995, *La préposition avec : opérateur de (dé)composition*, *Scolia*, 5, 109-129.
- CHOI-JONIN, I., 2000, *Consommez avec modération vs consommez modérément : il y a manière et manière*, *Scolia*, 12, 111-131.
- CHOI-JONIN, I., 2002, *Comment définir la préposition avec ?*, *Scolia*, 15, 7-20.
- CORNISH, F., 2006 a, « Relations de cohérence en discours. Critères de reconnaissance, caractérisation et articulation cohésion-cohérence », Numéro spécial de *CORELA* (revue en ligne), coordonné par D. Legallois : *Organisation des textes et cohérence des discours*, <http://edel.univ-potiers.fr/corela/document.php?id=1280>.
- CORNISH, F., 2006 b, « Relations de cohérence et anaphore en contexte interphrastique : une symbiose parfaite », *Langages*, 163, 37-55.
- CORNISH, F., 2009, « Le rôle des anaphores dans la mise en place des relations de cohérence dans le discours : l'hypothèse » de J.R. Hobbs, *Journal of French Language Studies*, 19 : 2, 159-181.
- DANLOS, L., 2001 a, « Sur la coréférence événementielle », in Clas, A., Awaiss, H. et Hardane, J. (éds), *L'éloge de la différence : la voix de l'Autre*, Beyrouth, AUPELF-Uraf, 291-300.
- DANLOS, L., 2001 b, « Event Coreference in Causal Discourses », in Bouillon, P. et Busa, F. (eds), *The Language of Word Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, 216-241.
- FABRICIUS-HANSEN, C. et BEHRENS, B., 2001, « Elaboration and Related Discourse Relations viewed from » an *Interlingual Perspective*, *Språk Report*, 13, 1-34.
- GETTRUP, H., 1977, « Le gérondif, le participe présent et la notion de repère temporel », *Revue Romane*, XII, 2 : 210-271.
- HALMØY, O., 1982, *Le gérondif. Éléments pour une description syntaxique et sémantique*, Trondheim, Tapir.
- HALMØY, O., 2003, *Le gérondif en français*, Paris, Ophrys.
- HERSLUND, M., 2003, « La temporalité des verbes non finis : le gérondif comme anaphore », in Banys, W., Benardzuk, L., Polanski, K. et Wydro, B. (éds), *Études linguistiques romano-slaves offertes à Stanislas Karolak*, Cracovie, Oficyna Wydawnicza « Edukacja », 233-242.
- HERSLUND, M., 2006, « Le gérondif — une anaphore verbale », in Riegel, M., Schnedecker, C. et Tamba, I. (éds), *Aux carrefours du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber pour son 60<sup>e</sup> anniversaire*, Leuven, Peeters, 379-390.
- HOBBS, J.R., 1979, « Coherence and Coreference », *Cognitive Science*, 3, 67-90.
- HOBBS, J.R., 1990, « The Coherence and Structure of Discourse ». in *Literature and Cognition*, Leland Stanford Junior University, Calif : CSLI Lecture Notes 21, 83-114.
- HUME, D., 1955 —> 1748, *A Treatise of human Nature*, Oxford Clarendon Press, 3 vols.
- KLEIBER, G., 2006, « Le gérondif en chantant et ... en se rasant », in Marillier, J.-F., Dalmas, M. et Behr, I. (Hrsg.), *Text und Sinn. Studien zur Textsyntax und Deixis im Deutschen und Französischen. Festschrift für Marcel Vuillaume zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Stauffenburg Verlag, 119-131.
- KLEIBER, G., 2007 a, « En passant par le gérondif, avec mes (gros) sabots », *Cahiers Chronos*, 19, 93-125.
- KLEIBER, G., 2007 b, « La question temporelle du gérondif : simultanéité ou non ? », in Lambert, F., Moreau, C. et Albrespit (éds), *Les formes non finies du verbe -2-*,

- Travaux linguistiques du CERLICO*, 20, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 109-123.
- KLEIBER, G., 2008, « Le gérondif : de la phrase au texte », in Bertrand, O., Prévost, S., Charolles, M., François, J. et Schnedecker, C. (éds), *Discours, diachronie, stylistique du français. Etudes en hommage à Bernard Combettes*, Berne, Peter Lang, 107-123.
- KLEIBER, G., 2009, « Le gérondif : fonction syntaxique ou catégorie grammaticale ? », in Vetulani, G. (éd.), *Panorama des études en linguistique synchronique et diachronique*, Lask, Oficyna Wydawnicza Leksem, 215-239.
- KLEIBER, G. & THEISSEN, A., 2006, « Le gérondif comme marqueur de cohésion et de cohérence », in Calas, F. (éd.), *Cohérence et discours*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 173-184.
- KLEIBER, G. et VasSiliadou, H., 2007, « Sur les approches intuitives de la relation d'Elaboration », *Scolia*, 22, 147-161.
- KLEIBER, G. et VASSILIADOU, H., 2009, « Sur la relation d'Elaboration : des approches intuitives aux approches formelles », *Journal of French Language Studies*, 19 : 2, 183-205.
- KNOTT, A et SANDERS, T., 1998, « The Classification of Coherence Relations and their Linguistic Markers », an *Exploration of two Languages*, *Journal of Pragmatics*, 30, 135-175.
- LEMARECHAL, A., 1997, « Séries verbales et prépositions : incorporation et décumul des relations », *Faits de langue*, 9, 109-118.
- MANN W.C. et THOMPSON, S.A., 1987, *Rhetorical Structure Theory : a Theory of Text Organization*, Los Angeles, University of Southern California.
- MANN W.C. et THOMPSON, S.A., 1988, « Rhetorical Structure Theory : Toward a Functional Theory of Text Organization », *Text*, 8 : 3, 243-281.
- MOENS, M. et STEEDMAN, M., 1988, « Temporal Ontology and Temporal Reference », *Computational Linguistics*, 14: 2, 15-28.
- NAZARENKO, A., 2000, *La cause et son expression en français*, Paris, Ophrys.
- PUSTEJOVSKY, J., 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge, The Mit Press.
- RIEGEL, M., PELLAT, J.-C. et RIOUL, R., 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- ROSSARI, C., 2001, « Les relations de discours : approches rhétoriques, approches pragmatiques et approches sémantiques », *Verbum*, XXIII : 1, 59-72.
- SANDERS, T., SPOOREN, W. et NORDMANN, L., 1992, « Toward a Taxonomy of Coherence Relations », *Discourse Processes*, 15, 1-35.
- SANDERS, T., SPOOREN, W. et NORDMANN, L., 1993, « Coherence Relations in a Cognitive Theory of Discourse Representation », *Cognitive Linguistics*, 4, 93-133.